CAROLE MARTINEZ

DU DOMAINE DES MURMURES

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

LE CŒUR COUSU, roman, Gallimard, 2007 (*Folio n° 4870*).

DU DOMAINE DES MURMURES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CAROLE MARTINEZ

DU DOMAINE DES MURMURES

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

À Richard, Marie-Noëlle et Renaud Martinez, mes parents et mon frère, avec tout mon amour.

À Frasquita Carasco.

Des dames du XIIe siècle, je ne saisirai donc cette fois encore qu'une image. Un reflet, vacillant, déformé.

GEORGES DUBY

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prologue

On gagne le château des Murmures par le nord.

Il faut connaître le pays pour s'engager dans le chemin qui perce la forêt épaisse depuis le pré de la Dame Verte. Cette plaie entre les arbres, des générations d'hommes l'ont entretenue comme feu, coupant les branches à mesure qu'elles repoussaient, luttant sans cesse pour empêcher que la masse des bois ne se refermât.

La voie en proie à l'effacement, où nous marchons longtemps, résonne de cris d'oiseaux. Nous peinons un peu et poussons sur nos orteils pour décoller nos pieds du sol boueux, de la terre qui monte en pente douce. Des ronces nous agrippent aux mollets, nous griffent au visage, de petites araignées brunes courent sur la mousse entre les feuilles. Nous avançons sous une voûte végétale que seuls de rares rayons parviennent à traverser. Quelques glaives lumineux zèbrent d'or les sous-bois comme dans les enluminures d'un vieux livre de contes.

Enfin, la feuillée s'ouvre et nous débouchons sur une grande clairière, jadis ceinte d'une gigantesque palissade de troncs morts puis, deux siècles plus tard, d'un mur de moel-

Extrait de la publication

lons si haut qu'on apercevait à peine le sommet de la grosse tour par-derrière. Aujourd'hui, il ne subsiste de ces remparts que quelques ruines des vieilles courtines qui ceinturaient sur trois côtés l'éblouissante trouée où se dresse le château des Murmures.

Vers le sud, point n'était besoin de mur de bois ni de pierre : la tour seigneuriale déploie ses ailes dépareillées au sommet d'une falaise abrupte au pied de laquelle coule la Loue. La tranquille rivière continue de lécher l'escarpement rocheux, s'appliquant à dessiner depuis toujours les mêmes boucles vertes sur la terre.

Bravant le vide, les Murmures dominent un horizon noir de forêts.

Le château s'est extrait du sol par poussées successives, s'élevant ou plutôt se répandant davantage au fil du temps. Chacun de ses maîtres y a inscrit sa marque, ajoutant qui son pan de mur, qui sa volée d'escaliers, qui sa tourelle, sans jamais se soucier de l'unité de l'ensemble.

Nous passons l'énorme huis de chêne et de fer, aujourd'hui disparu, et foulons l'herbe haute du parc en friche qui s'étend devant la façade nord du château.

Une brise légère nous caresse le visage, elle joue sur nos cheveux, nous fait plisser les yeux, elle nous chatouille dans le creux de l'oreille. La rumeur éolienne incline les herbes folles. Comme au passage d'une traîne. Ça susurre quelque chose, une peine lointaine, ça s'effiloche en l'air.

Nous avançons à contre-vent dans ce long chuchotement qui semble s'échapper des pierres.

Et tout ce chemin que nous venons de parcourir, cette forêt et ces bois profonds, ce parfum d'humus et cette rivière aux boucles vertes que nous savons en contrebas, tout cela se

Extrait de la publication

dérobe et paraît irréel. La forteresse entière vacille sous nos yeux. Car ce château n'est pas seulement de pierres blanches entassées sagement les unes sur les autres, ni même de mots écrits quelque part en un livre, ou de feuilles volantes disséminées de-ci de-là comme graines, ce château n'est pas de paroles déclamées sur le théâtre par un artiste qui userait de sa belle voix posée et de son corps entier comme d'un instrument d'ivoire.

Non, ce lieu est tissé de murmures, de filets de voix entrelacées et si vieilles qu'il faut tendre l'oreille pour les percevoir. De mots jamais inscrits, mais noués les uns aux autres et qui s'étirent en un chuintement doux.

Un menu souffle se lève sur le blanc de la page, se faufile entre les pierres, nous remue l'âme, et c'est dans son haleine que s'esquisse l'ombre vibrante d'un château semblable à ceux qu'on se bâtissait enfant. Et ce sanctuaire spectral dévore le monument majestueux qui se tenait historique et solide sous nos yeux, il y a quelques secondes à peine. Les murmures dessinent des ombres fugitives sur sa façade austère et nous attendons le cœur battant, nous attendons d'y voir plus clair.

La tour seigneuriale se brouille d'une foule de chuchotis, l'écran minéral se fissure, la page s'obscurcit, vertigineuse, s'ouvre sur un au-delà grouillant, et nous acceptons de tomber dans le gouffre pour y puiser les voix liquides des femmes oubliées qui suintent autour de nous.

Extrait de la publication

Je suis l'ombre qui cause.

Je suis celle qui s'est volontairement clôturée pour tenter d'exister.

Je suis la vierge des Murmures.

À toi qui peux entendre, je veux parler la première, dire mon siècle, dire mes rêves, dire l'espoir des emmurées.

> *En cet an 1187, Esclarmonde, Damoiselle des Murmures, prend le party de vivre en recluse à Hautepierre, enfermée jusqu'à sa mort dans la petite cellule scellée aménagée pour elle par son père contre les murs de la Chapelle qu'il a bâtie sur ses terres en l'honneur de sainte Agnès, morte en martyre à treize ans de n'avoir pas accepté d'autre époux que le Christ.*

J'ai tenté d'acquérir la force spirituelle, j'ai rêvé de ne plus être qu'une prière et d'observer mon temps à travers un judas, ouverture grillée par où l'on m'a passé ma pitance durant des années. Cette bouche de pierre est devenue la mienne, mon unique orifice. C'est grâce à elle que j'ai pu

Extrait de la publication

parler enfin, murmurer à l'oreille des hommes et les pousser à faire ce que jamais mes lèvres n'auraient pu obtenir, même dans le plus doux des baisers.

Ma bouche de pierre m'a offert la puissance de la sainte. J'ai soufflé ma volonté depuis la fenestrelle et mon souffle a parcouru le monde jusqu'aux portes de Jérusalem. Mes yeux, dans la tombe entrouverte, ont suivi les croisés en route vers Saint-Jean-d'Acre, jadis nommée Ptolémaïs.

Mais ma voix a déplu, on me l'a arrachée. Et les phrases avalées, les mots mort-nés m'étouffent. La foule des peines souterraines me tourmente. Ce qui n'a pas été dit m'enfle l'âme, flot coagulé, furoncles de silence à percer d'où s'écoulera le fleuve de pus qui me retient entre ces pierres, ce long ruban d'eau noire charriant carcasses d'émotions, cris noyés aux ventres gonflés de nuit, mots d'amour avortés. Saignées de paroles pétrifiées dans leurs gangues.

Entre dans l'eau sombre, coule-toi dans mes contes, laisse mon verbe t'entraîner par des sentes et des goulets qu'aucun vivant n'a encore empruntés.

Je veux dire à m'en couper le souffle.

Écoute !

Extrait de la publication

Je suis Esclarmonde, la sacrifiée, la colombe, la chair offerte à Dieu, sa part.

J'étais belle, tu n'imagines pas, aussi belle qu'une fille peut l'être à quinze ans, si belle et si fine que mon père, ne se lassant pas de me contempler, ne parvenait pas à se décider à me céder à un autre. J'avais hérité de ma mère une lumière sur la peau qui n'était pas commune. Derrière mon visage d'albâtre et mes yeux trop clairs, une flamme semblait vaciller, insaisissable.

Mais les seigneurs voisins guettaient leur proie.

J'étais l'unique fille et j'aurais belle dot.

Parmi les vigoureux fils que Dieu avait offerts à mon père, parmi ses compagnons d'armes et leurs jeunes écuyers, j'étais oiseau et je chantais à toute heure, je chantais dans le fracas des sabots et des armes ce que Pudeur m'interdisait de dire. Je résonnais comme une cloche de verre au centre du jardin clos où l'on me tenait aux beaux jours, cousue sur cette tapisserie « mille-fleurs » au milieu des renoncules et des glaïeuls sauvages arrachés aux prairies du pays, et ma voix montait dans leurs parfums, ma voix montait vers Dieu, légère et claire, ma voix montait telle la fumée d'Abel.

Extrait de la publication

Tous parlaient au pays de cette jouvencelle, de ce doux ange, si bien gardé aux Murmures, posé sur le frais gazon de son pré haut et l'on disait qu'il suffisait pour gagner le château, planté au bord de sa falaise, de suivre par la forêt cette voix toujours vive, voix que seule la nuit semblait pouvoir éteindre.

J'avais été dessinée, modelée par les paroles des hommes. Nous l'étions toutes, à l'entour, nous l'étions toutes, mais mon père sans doute était meilleur sculpteur, il avait oublié de me parler des défauts de mon sexe et avait chassé son chapelain qui ne savait se taire ! Imagine comme on devait rêver de cette pucelle, douce et sage, de ce chant de vierge qui guidait, du trésor qui m'était attaché, de cette enfant tant aimée par son père !

Mais, de mon désir, nul ne se souciait.

Qui se serait égaré à questionner une jeune femme, fût-elle princesse, sur son vouloir ?

Paroles de femme n'étaient alors que babillages. Désirs de femme, dangereux caprices à balayer d'un mot, d'un coup de verge.

Mon père, pourtant, était doux pour moi parmi les gens de guerre. Il s'opposait juste obstinément à m'envoyer là où Dieu me réclamait. Il me refusait le couvent qui m'aurait arrachée à lui plus sûrement qu'un mariage.

C'était un petit seigneur, mais un grand chevalier, il s'était taillé si belle réputation tant aux tournois qu'aux combats que nombreux étaient les garçons qu'il avait dû former : mes cousins maternels, les fils aînés de ses vassaux, quelques cadets de seigneurs plus puissants. Notre monde débordait de chevaux, de chiens et de jeunes gens parlant haut, buvant, chassant et me suivant du bout des yeux.

De tous ceux qu'il avait accueillis au logis, mon père en

Extrait de la publication

avait aimé un davantage, Lothaire, le benjamin du seigneur de Montfaucon. Ce puissant voisin lui avait confié son garçon à huit ans, avant de l'armer lui-même.

Après son adoubement, Lothaire avait couru les tournois, se jetant dans les mêlées avec violence et enthousiasme, ne craignant ni ses adversaires ni les démons qu'on voyait parfois voleter au-dessus des champs et des lices et emporter les âmes des trépassés, car qui mourait dans ces combats, alors interdits par l'Église, n'avait pas droit à une sépulture chrétienne. Deux belles saisons, il avait circulé de terre en terre en quête de prestige, revendant armes et destriers gagnés lors de ces affrontements pour fêter dignement ses exploits, menant grand train, courtisé par de très importants personnages désireux de le compter dans leur « conroi ». Deux belles saisons, il avait été honoré, avant de tourner bride et de rentrer au pays.

Il revenait vers moi tout auréolé de victoires, mais, à mes yeux, son visage avait gardé ses rondeurs et je ne voyais en lui qu'un enfant capricieux à l'habit de métal, formé à tuer, toujours en cotte et à cheval, et n'en descendant que pour trousser les vilaines dès que l'envie lui en prenait. Je savais son inconduite, les filles des serfs qui venaient en corvée filer et tisser au château me contaient sa violence. De tous, celui-là aux beaux yeux d'ardoise était le plus avare en caresses, celui qui aimait à piller, disaient-elles. Ne demandant jamais rien et n'attendant pas même un regard qui aurait proposé, il jouait avec son vit comme avec la pointe d'une épée ! Et les filles perdues se taisaient pour éviter l'ignominie et ne pas être jetées sur les routes.

Mon temps aimait les vierges. Je savais ce qu'il me fallait protéger : mon vrai trésor, l'honneur de mon père, ce sceau intact censé m'ouvrir le royaume céleste.

Extrait de la publication

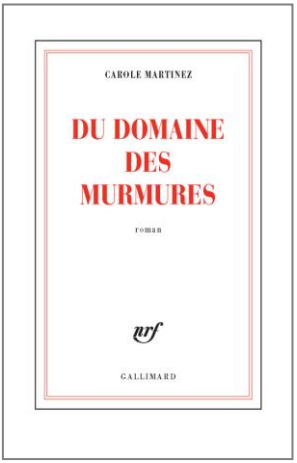
Et c'était cet homme-là, ce Lothaire de Montfaucon, qui, le convoitant, m'entraînait dans le jeu courtois. Tentant de civiliser son désir, un genou à terre, il m'implorait de lui accorder un baiser. Toutes ces histoires de braves chevaliers aux ordres de leur dame ne m'intéressaient pas ! D'autres guettaient sans doute les troubadours, d'autres se délectaient des chants d'amour, de cette capitulation de la dame après un long siège. Se demandant, anxieuses, si le champion prendrait sa mie. Moi, j'avais cessé de trembler pour ces jeunes gens en armes, j'avais compris que la belle succombait toujours dans ces contes bleus, que le chevalier gagnait toutes ses batailles. Comment douter de sa puissance ? La lutte, ô combien inégale, était perdue d'avance. La dame se devait d'accepter les hommages, elle mettait à l'épreuve et, les obstacles passés, s'offrait en récompense à celui qui avait su être patient et ne s'était pas contenté de délacer sa culotte. Ces récits étaient chantés pour lui, seul véritable héros de la fine Amor. Raffinement des hommes violents pour lesquels prendre était sans doute devenu jeu trop aisé.

Moi, jamais je n'aurais voulu de ce garçon-là. J'éprouvais du dégoût pour celui qui, si laid en dedans, me jouait les gracieux, et je n'acceptais pas l'idée de changer de main.

Mais voilà que, mon père ayant cédé, on nous avait fait monter tous deux sur un beau coffre de mariage où Lothaire avait pris dans sa main large cette petite main tremblante qu'on lui tendait : la mienne. Nous étions désormais promis l'un à l'autre et mon fiancé me faisait sa cour à la mode du siècle. Il s'aimait passionnément dans ce rôle, nouveau et difficile pour qui n'a jamais su attendre. Voilà qu'on exigeait de moi que je suive la règle, que je plie son désir le temps que dureraient les fiançailles, que je résiste vaillamment. Comme on me l'avait appris, je ne donnais ni regard ni

L’auteur tient à remercier le département de Seine-Saint-Denis pour son soutien dans le cadre du programme « Écrivains en Seine-Saint-Denis ».

Extrait de la publication



Du domaine des Murmures Carole Martinez

Cette édition électronique du livre
Du domaine des Murmures de *Carole Martinez*
a été réalisée le 28 juin 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131495).
Code Sodis : N45489 - ISBN : 9782072416934.
Numéro d'édition : 178754.

Extrait de la publication